

۸۷/۱/۱۰۶۳۰۵
۸۷/۱۰/۲۸



UNIVERSITE SHAHID BEHESHTI

FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT DE LANGUE ET LITTERATURE FRANCAISES

LA QUESTION DE LITTERALISME APPLIQUEE DANS LA TRADUCTION DE

L'ESPOIR D'ANDRE MALRAUX

PAR REZA SEYED HOSSEINI

MEMOIRE DE MASTER II PRESENTE PAR

Ali MOMTAHANI

SOU LA DIRECTION DE

MONSIEUR LE DOCTEUR ALI ABBASSI

PROFESSEUR CONSULTANT

MONSIEUR LE DOCTEUR BAHMAN NAMVAR MOTLAGH

JUIELLET 2008

تأليف: رضا سید حسینی
موضوع: لیترالیزم در ترجمه
عنوان: سؤال از لیترالیزم در ترجمه
نویسنده: علی مومتانی

۱.۹۹۲۱

۱



دانشگاه شهید بهشتی

دانشکده ادبیات و علوم انسانی

گروه زبان و ادبیات فرانسه

پایان نامه جهت افذ کارشناسی ارشد مترجمی فرانسه

ترجمه لفظ گرا در ترجمه امید اثر آندره مالرو

مترجم: رضا سید مسینی

استاد (اهنما):

دکتر علی عباسی

استاد مشاور:

دکتر بهمن نامور مطلق

علی ممتحنی

تیر ماه ۸۷

۱۰۶۹۲۱

کتابخانه مرکزی دانشگاه شهید بهشتی

۱۳۸۷ / ۱۰ / ۰۵

À MES PARENTS

Introduction

Introduction

On pourrait trouver les origines de la traduction à la tour de Babel, car la confusion des langues, le piège efficace, tendu par le créateur pour anéantir les fils de Noé, demandait le recours à des traducteurs. Nous pouvons dater le troisième millénaire avant J-C sur le site de l'ancienne cité d'Élba, au nord de la Syrie comme la première date et le premier lieu de l'activité de traduction.

L'Égypte au temps des pharaons, la Babylone de deuxième millénaire, la Grèce antique, Carthage et l'Empire Romain avaient recours tour à tour à la traduction.

La propagation des religions était à l'origine d'une importante activité de traduction. La Septante, version grecque de la Bible hébraïque était réalisée aux III et II siècle av J-C. À l'ère chrétienne, on a commencé à traiter la traduction comme un objet d'étude méthodiquement sur ses principes.

Il est en effet frappant de voir comment dès les origines de la traduction, le concept de fidélité du moins a toujours été invoqué au cœur de la traduction. Il est probable que bien avant Cicéron, Horace et Saint Jérôme, *fida interpretation* était supposée comme règle absolue de travail mais les critères ont été variés: littéralité ou liberté?

Comme ce que nous avons déjà dit, objectif de tout traducteur est de réaliser une traduction fidèle. Cependant, qu'est ce que la fidélité en traduction ?

Commençons, d'abord, par voir comment les dictionnaires définissent-ils le mot « fidélité ».

Dictionnaire Hachette de la langue française :

« 1. *Qualité d'une personne fidèle*

2. *Attachement constant (à qqn, à qqch)*

3. *Respect de la vérité. »*

Dans les deux dernières définitions, on trouve les termes « attachement et respect ». C'est, en effet, en cela que consiste le travail du traducteur : s'attacher au texte de départ tout en respectant la destination de sa traduction.

Il n'est probablement pas de querelle plus vive et plus vieille que celle sur les notions de fidélité. La raison est que dans cette dichotomie de s'attacher au texte de départ tout en respectant la destination de sa traduction, on ne sait jamais à quoi on doit donner la préférence : préférence à la fidélité forme ou sens, style ou contenu ? Ces notions sont les mêmes mais elles apparaissent sous la plume des linguistes et des traductologues en d'autres termes. Par exemple, auprès de Jean-René Ladmiral, cette question se pose comme fidélité à la langue source ou cible.

Il est vrai que la traduction est autant complexe que la critique. Ainsi, il faudrait faire le choix pour « adopter devant une œuvre, deux types d'attitudes tout à fait différentes, selon qu'elle (la traduction) considère le texte d'origine comme un « objet » ou un « sujet »¹.

Il est de même pour la dichotomie sourciers / ciblistes, car si on est « sourcier », on défend la langue de départ aussi bien que le texte original en tant que « tout » ; et si l'on est « cibliste », on peut défendre aussi la langue d'arrivée ou le texte cible.

En accentuant sur la dichotomie sourcière / cibliste, la notion de fidélité se voit entre deux pôles. Les uns demandent une fidélité par un littéralisme le plus pure (maîtresse fidèle mais pas belle) tandis que les autres exigent une fidélité par une recreation. Ainsi, dans la traduction des textes scientifiques, seul la transmission des données importe, mais en revanche, quant aux textes littéraires, ce qui est important c'est aussi son côté esthétique.

Selon cette explication il faut mettre en évidence sur les cas ci-dessous:

- La traduction littérale, son engagement et ses limites
- La traduction libre par recours à une recreation
- Classifier les degrés et les champs d'action de la recreation

¹ G. Genette (1966) : « structuralisme et critique », Figures I, P. 157

Ce travail a pour objectif de chercher "UNE FORMULATION QUI PUISSE S'ACCORDER A LA QUESTION DE FIDELITE". Pour arriver à ce but qui s'est situé dans le cadre de l'épistémologie, nous commençons par le mot interrogatif "COMMENT" pour poser cette question : "COMMENT POURRAIT ON PRESENTER UNE TRADUCTION FIDELE?"

Pour répondre à cette question, il faut poser plusieurs questions auxquelles nous sommes obligés de répondre:

Quel rapport existe entre l'auteur, le traducteur et lecteur?

Quel est le but de la traduction?

Quel est la relation forme/sens dans la traduction?

C'est la forme qui importe ou c'est le sens qui fait la préférence de la traduction?

Quelle démarche nous amènerait mieux à acquérir le sens?

La démarche littérale pourrait elle répondre la question de la fidélité?

Comment pourrait-on délimiter la traduction libre?

Pour trouver la réponse à ces questions, on n'a qu'à étudier les théories de la traduction, les pratiquer, les examiner par des exemples bien concrets. Aussi envisageons-nous L'ESPOIR d'André Malraux avec sa traduction réalisé par

Reza Seyed Hosseini comme le cadre pratique de notre recherche. Nous essayons de comparer les exemples tout en pratiquant des théories. Donc notre démarche dans cette recherche est contrastive.

Le point de départ théorique dans cette recherche est le littéralisme. Nous examinons l'efficacité et l'inefficacité de cette théorie. Par des exemples bien concrets, nous démontrons que littéralisme ne peut pas être pertinent pour tous les cas.

Ce travail de recherche sera composé de trois chapitres. Dans le premier chapitre, nous étudierons la fidélité et son verso au sein de la traduction. Puis nous verrons la prise de position des traducteurs à l'égard des notions de Fidélité et l'équivalence. Le deuxième chapitre de ce travail sera consacré à la question de littéralisme. Nous prendrons la définition de Catford, Newmark et Nida comme corpus théorique de ce chapitre. Par des exemples bien concrets empruntés de L'ESPOIR et sa traduction, nous allons démontrer que littéralisme est la condition nécessaire mais pas suffisante.

Dans le troisième chapitre, nous parlons de l'importance de la formation du sens chez le traducteur. Nous présentons le modèle sémantique de Mel'čuk selon lequel le traducteur dégage le sens et le transmet.

L'originalité de notre travail ne réside pas dans le sujet mais tout à fait au contraire dans la méthode utilisée et dans les résultats obtenus. Dans notre analyse, nous utilisons la modèle sémantique de Mel'čuk comme corpus

théorique de notre recherche. Cette théorie tout en se fondant sur les arguments et les prédicats linguistiques essaie de présenter l'unité de sens pour répondre non seulement aux exigences de traduction littérale mais aussi satisfait les exigences pour présenter une traduction extralinguistique.

Chapitre 1

1.1 Fidélité en traduction littéraire en Iran

C'est au début du vingtième siècle que l'Iran a commencé de façon systématique à présenter et à traduire des œuvres littéraires. Et maintenant au vingt et unième siècle, la querelle de fidélité et de recreation loin de s'apaiser, s'aggrave de plus en plus. Cette opposition fait de la fidélité un certain critère mécanique de la traduction. Pourtant, « la notion de fidélité n'existe qu'en s'appuyant sur son verso – la recreation¹ ». Mais le paradoxe reste le même : la traduction loin d'être formulée, elle se voit entre deux pôles : respectant une fidélité linguistique des signes qui pose les critères de la traduction et la recreation sémantique et morphologique qui existe toujours comme un moyen de se débarrasser des difficultés dues à la différence entre les deux langues et les deux cultures. Ici, nous voudrions citer la traduction d'un verset du Saint Coran qui revient du sixième siècle de l'hégire et qui précise l'importance de ce sujet d'étude sur la fidélité linguistique et la recreation interprétative.

« وارسلنا الرياح لواقح...² »

« Et Nous envoyons les vents féconds ; ... »

¹ Meta, XLIV, 1, 1999 Y. Xiaoyi: «Débat du siècle: fidélité ou recreation »

² Le Saint Coran (15/24)

La récréation interprétative :

T1 : « و ما بادها را به دامادی گلها و درختان فرستادیم ... »

La traduction linguistique :

T2 : « و بادها را فرستادیم برای آمیزش و آنگاه از آسمان باران را فرو باریدیم ... »

La traduction de 'fécondant' par (T1) et (T2) établit un rapport entre une désignation concrète et son symbolisme.

Il n'y a que la moindre correspondance des signes dans (T1). Mais son expression interprétative a tendance de faire éclore un caractère de métaphore qui donne un aspect mystique et poétique au verset et qui fait partie du génie de la langue persane.

Le présent travail, tout en se demandant à quelle vérité (linguistique ou artistique) la traduction doit obéir, tâchera de réfléchir sur la question de fidélité et son aspect littéraire. Nous voulons signaler ici que nous discutons seulement du cas de la traduction littéraire. Il existe certainement d'autres genres de traductions qui n'entrent pas dans le cadre de notre discussion.

1.2 Fidélité : Nécessité théorique

Il n'est pas exagéré de dire que c'est la notion de fidélité qui pose le problème de l'intraduisibilité, c'est à dire que la traduction pure n'est possible seulement parce qu'elle ne peut pas être fidèle à tous ses aspects.

Georges Mounin a classé les arguments de l'intraduisibilité en deux grandes catégories, l'une à cause des caractéristiques propres à chaque langue, c'est à dire « des mots propres, des sentences et des énergies, de la magnificence des mots, de la gravité des sentences, etc. » ; et l'autre à cause des raisons propres à chaque auteur en particulier, c'est à dire l'utilisation spécifique à chaque auteur de « tout ce qui touche au style »¹. C'est à partir de cette classification qu'il justifie la possibilité de la traduction en cherchant des arguments linguistiques. Cependant, le problème est loin d'être résolu, car si l'on peut être fidèle à la sémantique, à la morphologie, à la phonétique², même à la stylistique³ séparément, on n'arrive jamais à réaliser toutes ces fidélités en même temps.

Personne ne peut pas nier la nécessité de la fonction de la traduction. Mais la nécessité ne peut pas signifier son existence au niveau pratique. C'est un problème qui surgit entre la pratique traduisante et la théorie de la traduction.

¹ G. Mounin (1955): Les Belles Infidèles, Paris, Edition des Cahiers du sud. P.33

² Entretien avec R. Seyed Hosseini (annexe)

³ Entretien avec R. Seyed Hosseini (annexe)

Il est temps de définir cette notion non comme un critère absolu de l'éthique, mais comme un vrai angle théorique à travers lequel on peut examiner les problèmes fondamentaux de la traduction.

En effet, « ce que la fidélité demande, c'est l'intelligence et le courage¹ ». C'est à dire que d'une part, il faut harmoniser la fidélité de tous les niveaux sémantique, syntaxique, morphologique et esthétique et que d'autre part, il faut essayer de ne pas être captivé dans les obstacles dus à la différence entre les deux langues et les deux cultures.

Il faut faire attention que tout comme l'être humain, n'est pas la somme mécanique des parties du corps. La traduction aussi n'est pas non plus la somme mécanique des parties transposées de l'œuvre originale, la somme de « forme + contenu », ou bien de « style + sens ». Ce point de départ n'est pas l'achèvement de la traduction, il a besoin, lui aussi, d'un esprit de création pour que sa vie puisse renaître dans un autre système de langue et dans une autre culture.

Si nous acceptons la dichotomie fidélité / recreation, nous devons la différencier de celle qui se produit entre la traduction littérale et la traduction libre. Ici nous trouvons que Amparo Albir² a raison de dire que le « mot-à-mot » (ou traduction littérale) et la traduction libre sont tous deux, des moyens coexistant

¹ Meta, XLIV, 1,1999 Y. Xiaoyi: «Débat du siècle: fidélité ou recreation »

² Y. Xiaoyi, loc.cit.

de traduction. Même dans l'histoire de la traduction littéraire, certains traducteurs et théoriciens de la traduction ne voulaient plus assimiler la fidélité à la conception de « mot-à-mot ». Aussi Leconte de Lisle entendait-il par fidélité le fait de « conserver dans la traduction les façons de penser, sentir, parler, agir, vivre ».

Le problème vient justement d'ici : Si l'on veut insister sur la notion de fidélité, comment la différencier de la conception du « mot-à-mot » que presque aucun traducteur n'accepte plus aujourd'hui ? En réalité, les différences entre les deux systèmes de langues et les deux cultures ne permettent pas l'existence de la traduction tout à fait littérale ou de la traduction tout à fait libre. Dans une traduction qui n'a pas un grand succès, on trouve le plus souvent, l'un de ces deux moyens extrêmes. Le débat les rend dans l'absolu. Si la fidélité est seulement au niveau lexical, comme l'affirme certains tenants du « mot-à-mot », quand on rencontre un mot intraduisible, alors toute la traduction sera impossible. En effet, c'est à ce même niveau que la fidélité ne pourra pas se réaliser. Ferdinand de Saussure a démontré que la partie conceptuelle de la valeur (d'un terme) est constituée uniquement par des rapports et des différences avec les autres termes de la langue, c'est à dire que la langue représente une certaine relation, et que c'est la tension de cette relation qui fait le langage. Donc, dans une traduction, si l'on veut être fidèle à la langue (la langue de départ et la langue d'arrivée), on peut seulement être fidèle à cette

tension, car la relation qui unit le signifiant au signifié est arbitraire¹. Et c'est seulement entre les deux tensions que la question de l'équivalence existe.

La perpétuelle question existe toujours : *fidèle à quoi ?* Revenons à deux catégories que Georges Mounin a définies pour nous. Nous serons en face d'un choix difficile : aux vertus particulières de la langue ou aux vertus particulières au style de l'auteur ?

Il ne faut pas oublier si l'on parle de *théorie*, on doit préciser son invariant. Car les théories (aussi les théories de la traduction) sont nées d'un *invariant* selon lequel on base le système et l'on évalue les données reçus. Maintenant, c'est le temps de répondre à cette question vitale : quel est l'invariant de la traduction ?

Sens ou Style ?

Comme nous avons déjà dit, les théories de la traduction se divisent entre deux pôles : pour les uns, interpréter une œuvre, c'est une faute, car le sens est fuyant et le texte se prête trop facilement à des interprétations abusives ; seul le respect des signes garantit la fidélité à l'auteur. Pour les autres, le respect des signes et la traduction linguistique, dégrade l'œuvre originale et ne mérite pas d'être proposée en modèle.

Selon l'hypothèse Sapir-Whorf : « une langue nous oblige à voir le monde d'une certaine manière, et nous empêche par conséquent de le voir d'autres

¹ K.R Bangha(2003) la place des connaissances lexicales face aux connaissances du monde, université Montréal, Canada, P. 76

manières¹ ». Autrement, la traduction ou encore le passage d'un texte d'une langue à l'autre est soumis à certaines caractéristiques qu'il peut être bon de rappeler. Georges Mounin a essayé de montrer que l'une des limites c'est-à-dire les difficultés de la traduction réside dans les spécificités de construction propre de chaque langue. En effet, chaque langue possède une structure syntaxique propre et corrélativement une représentation du monde. Chaque langue appelle de façon idiomatique certaines constructions, certaines informations sémantiques. Ainsi traduire une phrase du français vers le russe entraîne une redéfinition et une redistribution des informations, un redécoupage sémantique de la réalité. Certaines informations qui n'apparaissent pas dans la langue d'origine, sont nécessaires pour la construction grammaticale dans la langue source. Roman Jakobson dans son article² illustre cette idée :

Le système grammatical d'une langue détermine les aspects de chaque expérience qui doivent obligatoirement être exprimés dans la langue en question. Pour traduire correctement la phrase anglaise *i hired a worker*, un Russe a besoin d'informations supplémentaires – l'action a-t-elle été accomplie ou non, l'ouvrier était-il un homme ou une femme ? – parce qu'il doit choisir entre aspect complétif ou non complétif du verbe – *nanjal* ou *nanimal* – entre un nom masculin ou féminin – *rabotnika* ou *rabotnicu*. Si, à un Anglais qui vient d'énoncer cette phrase, je demande si l'ouvrier était un homme ou une femme, il peut juger ma question non pertinente ou indiscrette, tandis que dans la version russe de cette phrase, la réponse à cette question est obligatoire.

¹ Meta, XLIX, 4, 2004 G. Tröger: «Contribution à une épistémologie de la traduction. Pour une explication des présupposés théoriques» p. 751

² R. Jakobson(1963): « Aspects linguistiques de la traduction» in Essais de linguistique générale, Paris, Minuit.

Cette différence de structure grammaticale et syntaxique entre les langues nous oblige inévitablement un redécoupage ou une reformulation des signifiés. Il faut alors établir la nature et mesurer l'importance de cette reformulation. Ainsi il convient d'identifier, d'une part, les changements introduits par la traduction au regard de l'original et d'autre part, déterminer quels sont les apports explicites ou implicites dans le texte traduit.

Étant donné les différences linguistiques et la genèse étymologique des langues, La lisibilité d'un texte traduit par correspondance (traduction linguistique) égale rarement celle de l'original, ainsi l'italien pourra-t-il être à peu près compris en français à travers une traduction linguistique, l'anglais un peu moins, l'allemand beaucoup moins, **le persan** exige une formulation forte différente qui s'applique selon le sens.

C'est pourquoi dans ce projet de recherche, nous allons essayer de trancher en faveur de la traduction interprétative pour éviter de tomber dans la dégradation de la langue d'arrivée sous prétexte de garder le style et la forme de la langue originale.

La théorie interprétative de Seleskovitch et Lederer et celle de Mel'čuk sur lesquelles se fondent les développements qui suivent au deuxième chapitre, à

établit que le processus consistait à comprendre le texte original, à déverbaliser¹ sa forme linguistique et à exprimer dans une autre langue les idées et les sentiments compris. Il faut signaler qu'en produisant un texte illisible et incompréhensible, on ne présente jamais une traduction.

¹ « La déverbalisation est un processus cognitif dans lequel les données sensorielles deviennent en s'évanouissant, des connaissances dévêtues de leurs formes sensibles. Nous l'appelons mémoire cognitive et il s'agit de l'acquisition d'une connaissance, si fugace que soit sa rétention. Elle ne se confond pas avec le cognitif des ordinateurs où toute connaissance doit obligatoirement être formalisé. » (Lederer 1994 :23)

Lederer précise dans son œuvre que « chacun peut constater que les énoncés oraux sont évanescents. Nous retenons en gros le récit qui nous est raconté, mais nous oublions la quasi-totalité des mots qui ont été prononcés. La raison, c'est que les signes du discours se disparaissent avec le son de la voix les émet, mais l'auditeur et l'interprète conservent un souvenir général de ce qui s'est énoncé. » (Lederer 1994 :22)

L'interprète expérimenté de consécutive parvient à retenir chaque nuance de sens et à réexprimer l'intégralité du discours avec spontanéité de sa propre langue. Cette capacité est universelle car tout sujet parlant en est doté et si en traduction, la déverbalisation est moins évidente qu'en interprétation consécutive, elle est omniprésente chez le bon traducteur dont le « compris » est tout autant que chez l'interprète. (Lederer 1994 : 24)